

# "En souvenir d'André Gide"

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569790>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## « En souvenir d'André Gide »

*(Fragment de lettre d'un étudiant ès lettres à son ami)*

Après Loti et Proust, le professeur nous a parlé sans transition de Gide, le troisième, du début du siècle, qui « en est » aussi. Mais alors que les deux premiers en ont fait un mystère d'État (inutilement du reste, leur secret étant celui de *Polichinelle*), Gide a vidé son cœur et révélé publiquement sa vie sexuelle, sans appuyer, noblement, en grand artiste et penseur indépendant. Le professeur s'y est pris également en artiste pour nous amener délicatement la si délicate chose, sans allonger non plus, entre deux remarques sur le style gidien. « Comme la femme de Loth », a-t-il dit, « l'œil perdu dans le vague, Gide s'est retourné dans la fuite de ses jours pour regarder au loin, peut-être avec regret, Sodome et Gomorrhe, ces deux cités maudites que les églises, pour une fois d'accord entre elles, détruisent éternellement, sans doute parce qu'elles sont éternellement renaissantes. Si l'écrivain a évité de justesse le triste sort de l'épouse curieuse, et de tous ceux, artistes ou savants, qui traitent des péchés de Sodome et Gomorrhe, il le doit pour beaucoup au prestige de son Prix Nobel — que d'aucuns, les plus nombreux, prennent pour une sorte de Prix Montyon, récompense suprême des seuls génies bien pensants et de mœurs naturellement normales ». Classique très pur, mais de pensée un peu hermétique, il n'est arrivé que lentement au succès des éditions nombreuses : mes parents (fonctionnaire et institutrice) l'ont peu connu : ils préféreraient lire Prévost, Bordeaux, même Farrère, d'accès plus facile. La pensée de Gide n'a pris tout son volume que lentement aussi, passant de la liberté simple (celle des actes) à la liberté total (mise en harmonie des actes et des écrits, ou vice-versa). On prétend voir dans son ascendance protestante la raison de l'individualisme qui le caractérise et qui frise souvent l'anarchie, par exemple en ce qui concerne la famille et la politique. Concernant « son » amour, l'anarchie de l'amour pour les normaux, le protestantisme n'y est assurément pour rien — son « mal », si c'en est un ? étant antérieur à la religion, même à la famille. Rousseau, dans ses *Confessions*, ose avouer, o scandale ! qu'il s'adonnait à la masturbation. Dépassant son illustre aîné, Gide, dans *Si le Grain ne meurt* et dans *Corydon*, pour ne citer que ceux-là, ose avouer, o plus grand scandale encore ! son penchant sexuel spécial. Esprits affranchis tous deux, esprits supérieurs, après tous les grands problèmes qu'ils se sont plu à étudier, ils en sont venus naturellement au seul problème vraiment capital : celui de l'homme, et par-là celui de l'amour, de la sexualité — « la sexualité étant le pivot de la vie », à ce que prétend Freud, avec raison. Ils avouent ouvertement ce que chacun d'entre nous pense et fait en cachette ; ils l'avouent avec une candeur qui friserait l'exhibitionisme, si leur intention n'était de montrer un homme nu, tous les hommes nus, en se montrant eux-mêmes nus. Les sots ont beau jeu de les critiquer, de se croire meilleurs qu'eux, étant donné le parterre de sots qui les écoutent et les approuvent par cafarderie. Pour « nous » tous, pour nous deux en particulier, cher ami de mon cœur, Gide est un précurseur, en ce sens que, malgré sa situation sociale, sa famille, la célébrité, malgré tout, il a osé ce que toi ni moi n'oserions

jamais, par crainte du qu'en-dira-t-on. Lisons le, faisons le lire autour de nous; il est un classique, «notre» classique de la littérature et de la liberté de pensée. Si un jour proche ou lointain, il arrive que «nous» passions de simples tolérés au stade de citoyens admis et compris par les normaux, nous le devons beaucoup à André Gide, notre meilleur ami à tous.

## LA CORDE (The Rope)

*Un film que nous devons tous voir et qui passé récemment  
au Studio Nord-Sud à Zurich.*

Un film à voir est «La Corde» (Rope) qui, pour le première fois peut-être, à l'écran, met en scène deux des nôtres.

Il appartient aux critiques spécialisés de faire une analyse de ce film. Nous empruntons à «Ciné-Digest» du mois de mars (No. 11) ces quelques remarques techniques:

«Un film de 80 minutes, tourné en 9 plans, chaque plan valant la longueur d'une bobine.»

«Théâtre filmé. Le scénario est de Arthur Laurents, d'après la pièce de Patrick Hamilton. Réalisation de Alfred Hitchcock.»

«Interprétation de James Stewart (Rupert Cadell) — et le «couple John Dall (Brandon) et Farley Granger (Philip).»

Ce film est en tous points remarquable, tant par la qualité de ses images que par les «plans» — réalisés en supportable «ambiance technicolor».

### *Résumé du scénario:*

Vue «plongeante» d'une rue de New-York en fin d'après-midi. On entend un cri.

Dans l'appartement: deux jeunes gens achèvent d'étrangler un de leurs amis à l'aide d'une corde et déposent le cadavre dans un coffre.

Les assassins, qui ont voulu perpétrer là un crime «expérimental», donnent un lunch avant leur départ à la campagne (*leur amitié très particulière nous est suggérée*) — et les invités arrivent parmi lesquels le père, la tante et la fiancée de la victime. Et l'on s'étonne de l'absence de David, de son retard anormal. Par un souci de raffinement sadique, la table a été servie sur le coffre qui recèle le cadavre. Enfin les invités se retirent, mais l'un d'eux, Rupert, a deviné le drame; il confond les criminels et alerte la police en tirant deux coups de feu par la fenêtre.

Dernière image: tandis que l'on entend la rue s'animer et les sirènes de police se rapprocher, les trois hommes attendent en silence. La nuit tombe sur New-York.

L'action se déroule en une soirée. Par la grande baie vitrée de la pièce (unique décor) on suit le déroulement du temps (grâce au technicolor et grâce aux bruits extérieurs, différents selon l'heure). La scène finale est remarquable, grâce au son «off», utilisé de façon très intelligente.

Nous avons encore à préciser pourquoi seuls deux «amis» pouvaient être les héros d'une telle histoire, et comment nous devinons ce qu'est leur amitié, sans choquer quiconque:

— Le fait d'abord, qu'ils cohabitent.

— Plusieurs phrases du dialogue (Tu viendras chez ma mère quelque temps pour te reposer) — (Cinq ans que dure notre amitié) etc.